

«Un danseur est un muet qui crie»



FLORILÈGE «D'Artagnan» (Candeloro), c'est lui. «La Tosca» c'est encore lui. (Slutskaya), «Les quatre saisons» de Vivaldi (Usova-Zhulin), c'est... toujours lui. Et «Escape Of Cotton Club» (Totmianina-Marinin), c'est (forcément) lui, Joseph Arena.

JOSEPH ARENA L'ex-premier danseur de la Scala de Milan, chorégraphe classique et sur glace, et artiste-peintre s'occupe avec talent et succès de nombreuses stars du patinage

Genève
Jacques Wullschlegler

«Je suis un passionné qui vit dans un laboratoire. On remarque toujours ceux qui sont en vitrine ou qui font de la passerelle à tout prix pour être vus.» Ainsi se définit en raccourci Joseph Arena, ancien danseur qui a quitté la scène en 1997, chorégraphe alignant les succès qui écrit des histoires avec amour et une émotion contagieuse. La danse est son art, et le patinage artistique une passion malgré ses contraintes réglementaires. Une mise à l'épreuve qu'il aime, lui le provocateur des sentiments.

— Quel regard portez-vous sur le patinage artistique ?

— Je suis en admiration devant la performance physique et athlétique qui s'en dégage. Au niveau de l'athlète, il n'y a pas de triche. Les prouesses sont visibles et jugées. Sur scène, le jugement n'existe pas. A l'inverse, la danse sur les chaussons a perdu sa performance physique. Tout se cache derrière un diktat artistique.

— En tant qu'ancien premier danseur à la Scala de Milan, vous êtes plutôt critique...

— Oui, très, sur la danse en général, dans la mesure où elle est imposée au public. Des chorégraphes l'ont fait mourir en l'intellectualisant trop.

— Qu'est-ce qui vous a amené à monter des chorégraphies sur glace ?

— Au début des années 1980, alors que j'étais pourtant en plein boum à la Scala, la Fédération italienne de patinage m'a demandé si je voulais m'occuper de ses athlètes. J'ai relevé le défi, qui a connu une issue favorable avec Micheli et Pelizzola, un couple de danseurs, puis avec Calegari-Camerlengo (n.d.l.r. : des aux Européens de Lausanne en 1992 et Ses aux JO d'Albertville la même année). Beaucoup plus tard, la Fédération russe m'a contacté, via Natalia Lubova, entraîneur du club de Spartak Moscou. On m'a dit : «Il faut contrer à tout prix les Duchesnay, Paul et Isabelle, qui ont pour chorégraphe Christopher Dean. On a besoin de vous.»

— Et vous allez vous occuper, notamment, d'Usova-Zhulin, deux danseurs célèbres, dont le programme sur «Les Quatre saisons» de Vivaldi, est resté dans les mémoires (ils furent champions du monde en 1993)...

— Oui, j'ai travaillé aussi avec Klimova-Ponomarevna, Victor Petrenko, Philippe Candeloro et son inoubliable «D'Arta-

gnan», Maria Butirskaya, le couple Moniotte-Lavanchy, les Canadiens Bourne-Kraatz, Suria Bonaly, Sarah Meier et Irina Slutskaya, pour ne parler que d'eux. Aux Mondiaux de 2002, Irina, qui dansait sur la «Tosca», a battu Michelle Kwan.

L'Américaine ayant trouvé tellement beau ce programme qu'elle a patiné après sur ce morceau d'opéra.

— Actuellement, des patineurs dansent-ils sur une de vos compositions ?

— Totmianina-Marinin. En patinant sur «Escape Of Cotton Club», ce couple russe a remporté le titre européen à Budapest (n.d.l.r. : c'est le 3e) en février dernier.

— Au niveau de la chorégraphie, comment fonctionnez-vous ?

— Quoi que je traite, le corps doit s'exprimer. Je suis un homme de théâtre, et le théâtre est la base de tout principe. J'écris pour l'acteur. J'écris avec le corps ce que je veux, sans tomber dans la mimique. Un danseur, en chaussons ou sur la glace, est un muet qui crie. Le corps doit donc décrire les mots pour qu'un dialogue s'installe. Son mouvement, c'est sa calligraphie.

Il est beau s'il est choisi dans l'angle qui lui donne un sens, en respectant la musicalité. Quand on parle, qu'est-ce qui donne la force de ce qu'on dit ? C'est l'accent, la tonalité, le rythme. Pour une lettre, c'est la ponctuation, une virgule, par exemple. Comme je suis aussi artiste-peintre (n.d.l.r. : 1er Prix de la peinture italienne en 1980), je dirai qu'il n'y a pas de vilaines couleurs, il n'y a que de vilaines poses. Tout est dans la mesure.

— En quoi consiste votre premier travail ?

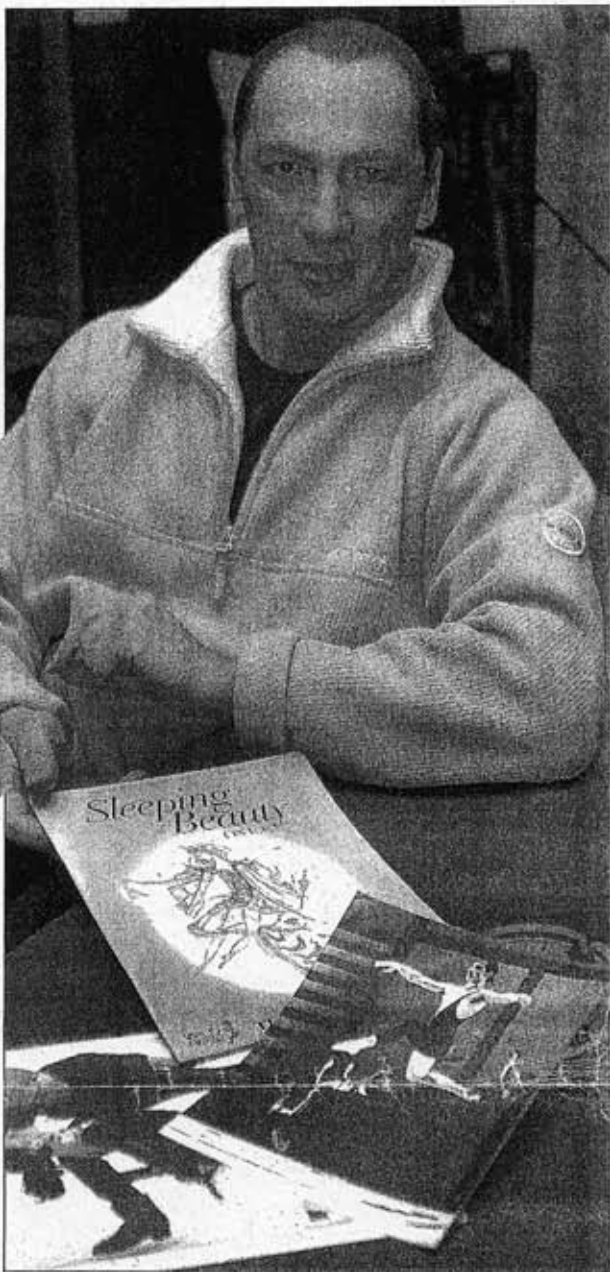
— Je vais à la rencontre du ou des patineurs. Je le regarde travailler. En fonction de sa morphologie et de son niveau, je décide si oui ou non on va pouvoir collaborer. Si c'est oui, j'écris un story-board qui doit s'adapter à la personnalité, à la culture et aux possibilités physiques du patineur. La musique ? On discute de son choix. La musique va s'adapter à ce qu'on va faire. Il s'agit d'écrire une histoire d'environ quatre minutes et pas d'aligner une suite de jolis mots qui ne veulent rien dire.

— Ensuite, êtes-vous longtemps avec eux ?

— Durant une bonne semaine, je suis avec le patineur au bord de la glace. Je le corrige. Je suis constamment présent pour traduire les moments et les mouvements. L'entraîneur est toujours avec moi. Je n'aime pas travailler sans lui. L'entraîneur construit le corps. Moi, je suis un couturier qui vient faire une habit sur mesure, un écrivain soucieux de voir chaque geste, chaque mouvement s'inscrire sur la note.

— On dit volontiers que le patinage artistique est un sport plus féminin que masculin...

— (Offusqué.) Pas du tout. Le patinage est un sport très puissant pour l'être humain. Il n'y a pas de barre pour déceler ou fixer le



Eric Aida

CARTE DE VISITE

- **Nom:** Arena.
- **Prénom:** Joseph.
- **Né le** 3 avril 1952 à Marseille, mais ce Sicilien vit à Genève.
- **Taille:** 180 cm.
- **Poids:** 80 kg.
- **Etat civil:** Divorcé.
- **A deux enfants,** ses amours: Zoé 14 ans et Léa 11 ans.
- **Hobbies:** Danse et peinture. Auteur de nombreuses expositions. A

New York notamment. 1er Prix de la peinture italienne en 1980.

► **Sa carrière:** Durant dix-sept ans (1980-1997), il fut premier danseur à la Scala de Milan, puis chorégraphe.

A travaillé notamment avec Béjart, Petit, Lifar, Noureev, Balanchine (au New York City Ballet).

A assuré entre autres la chorégraphie version sur glace du «Fantôme de l'Opéra», de «Bar-

num», de «Peter Pan», de «Cinderella», pour le Wild Rose Ice England Theater.

► Pour couronner sa carrière artistique, le gouvernement italien vient de lui décerner le titre de chevalier de l'Ordre du mérite (l'équivalent en France de la Légion d'honneur, de Sir en Angleterre).

► **Son actualité:** «Casse-Noisettes», au Ruski Accademiski Theater de Moscou.

niveau. C'est un sport de grandes performances. Si on y ajoute l'élégance, on complète le souhait de toute personne qui aime l'esthétique. Qui refuserait l'élégance ?

— Tout au long de votre carrière, vous êtes-vous enrichi ?

— (Il rit.) Toutes les expériences m'ont enrichi. Un fleuve sans affluent est moins riche en eau. Je ne refuse aucun affluent pour grandir mon fleuve à moi.

— Que pensez-vous de Stéphane Lambiel ?

— Je le compare à une voiture avec un frein à main. Sa forte personnalité peut être une qualité, mais, s'il ne trouve pas le sens de la mesure, elle peut se transformer en défaut.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Qu'il possède un énorme potentiel physique et un grand talent artistique. Mais sans la maturité toute chose peut avoir un effet contraire. Si on veut voir clair à l'intérieur d'une belle maison, il faut ouvrir les

volets pour laisser entrer la lumière. Le tort de Stéphane serait de trop aimer ce qu'il est.

— Un patineur et un danseur pratiquent-ils le même métier ?

— Ils se rencontrent dans la musique, au niveau de la gestuelle. Que ce soit avec des chaussons ou avec des patins, tous deux écrivent, mais le matériel est différent.

— Le patinage est-il un art en tant que tel ou le devient-il par la grâce de quelques-uns de ses interprètes ?

— Le patinage est un art s'il est compris comme tel. Oui, si tout le monde met quelque chose de soi pour le rendre encore meilleur. Pour moi, le patinage est un art, mais les patineurs et les danseurs, les peintres et les musiciens, par exemple, ne sont pas forcément tous des artistes. Un artiste est quelqu'un qui va au-delà de l'alphabet. C'est quelqu'un qui met de la création personnelle dans ce qu'il fait. Dans le patinage, un athlète peut être techniquement extraordinaire, mais ne rien savoir raconter, ne rien faire ressentir. L'art, il vient de toi, de ta personnalité.

PUBLICITÉ LES ASSURANCES ET VOUS

Monstres télécopages – qui paie quoi ?

A.M., Berne: Comment les carambolages sont-ils réglés par les assureurs ?



Norbert Hochreutener

Les assureurs privés ont apporté des solutions

Les assureurs privés concernés ont donc recherché pour ce cas particulier une solution rapide et favorable aux clients et ils ont trouvé un consensus. Cette solution prévoit que chaque lésé peut faire valoir ses droits directement auprès de l'assureur responsabilité civile du véhicule dans lequel il se trouvait. Cet assureur règle alors ses prétentions en opérant une certaine déduction du montant du dommage selon que le lésé était occupant ou conducteur ou détenteur du véhicule. Les gens prévoyants qui bénéficient d'une assurance casco complète ne subissent aucune déduction sur le dommage causé à leur véhicule. Des solutions innovantes ont également été trouvées en matière de recours entre compagnies et avec les assurances sociales.

Le plus grand télécopage survenu en Suisse, en novembre dernier sur l'At, reste tristement célèbre. En principe, chaque lésé qui se trouve impliqué dans un tel carambolage doit prouver qui est l'auteur des dommages corporels et matériels subis. Bien des lésés ne recevraient de ce fait aucune prestation d'assurance, s'ils ne s'étaient prémunis contre les coups du sort par leur assurance accidents ou une assurance casco, car après un tel type de collision, il est souvent bien difficile – voire impossible – d'apporter cette preuve. C'est pourquoi de tels événements ne peuvent pas être réglés selon les normes ordinaires en vigueur.

«Réponse assurée» est le forum où vous pouvez poser des questions sur les assurances privées. Nous vous répondrons volontiers en vous offrant conseils et renseignements.